

Maciej Niemiec

Poèmes

Traduits du polonais par Krystyna Jocz

VENT

Je ne trinquerais pas avec mon miroir si je rencontrais quelqu'un
avec qui trinquer
sans piper

mais quoi plus tard
encore un aveu
ou bien un galimatias pour modèle
auquel aspire la parole

mon premier livre je ne l'écrirai plus
commencé jadis comme on commence
par la joie

il n'y a pas de joie
il n'y a pas de joie

c'est d'un autre livre non écrit
le livre d'un ami
encore ne l'est-il plus peut-être

que le vent souffle à travers les feuilles volantes
un vent impétueux
où nous tentons de converser
dans un inaudible cri

XI 1982

BAS, PROFOND

*Les électrons se figent sur les orbites.
Tout est noir
froid*

*réduit,
l'éternité enfin
commence à mugir comme un courant d'air dans le vide
escalier du monde, claque ses fenêtres et portes,
couvre murs et planchers d'une mince couche
de néant.*

*Je voudrais parler avec toi, mais je trace à la plume
des lettres penchées*

*Il pleut sur le fleuve, sous le pont Marie
l'eau entraîne une grasse écume, des bâtons,
rapide, elle luit
bas comme dans un puits.*

*Nous sommes engagés trop profond
dans les rouages du monde, nous
comme les sangles de caoutchouc
qui enserrent les déments.*

*Et enfin on regrette à la fois
ce qui est dit et ce qui est tu,
tant les actes réalisés qu'interdits à soi-même,
celui que l'on est, comme celui qu'on ne sera jamais.*

*Dans la rue le vent
entraîne des plumes sales de pigeons et des gouttes de pluie,
déplace les journaux jetés, avec une précision folle
balaie la poussière des interstices entre les dalles du trottoir.*

17 III 1988

CONTE

A Renata

Haute est la nuit sur la ville,
tu ne dois plus rien, murmure
la haute nuit, les fenêtres au crépuscule
se regardent dans les yeux,
tels des amants, qu'un léger
tressaillement de l'univers ou du cœur
sépare — jusqu'à l'aube
il en sera ainsi, même le jour
les fenêtres demeureront
les yeux dans les yeux, elles ne peuvent
rien d'autre, tu ne dois
plus rien — murmure
si bas le puits de la cour, il
n'a pas de bouche et ne sait rien de plus,
tu n'entendras rien de plus aujourd'hui,
le puits s'emplit de silence, un liquide
dissolvant les sons comme un acide,
étage après étage, se tait
l'énigme à facettes du paysage des toits.
Entre les vitres de la lucarne fermée
des combles un phalène sèche ses douces ailes
avant l'envol dans la vie, pleine de péripéties
qui ne s'éclairciront jamais.
Dehors, après des années d'hésitation
un brin de crépi glisse
avec la résolution d'une pierre et tombe
sur la gouttière, un demi-étage plus bas.
Tu ne dois plus rien. La nuit regarde
où dans le cœur d'un petit brin
de crépi même se désirent
deux instants — rencontre
et séparation. L'escalier
grimpe vers des étages
toujours plus hauts, inaccessibles
à une simple ascension, là où nul
n'a jamais habité, hormis nos
bonheurs et malheurs, qui habitent
haut. Et il fera sombre
dans l'escalier, lorsque s'ouvrira la porte,

sous la poussée pesante et douce
de la lumière intérieure ; superficiellement,
exactement un chaud miroir, la conscience,
fixera cette image : le bois gris
des marches étroites, la rampe
tombant au fond en une souple contraction,
la tête rousse d'un clou, œil de solitude,
sur le mur la carte des fentes et toiles d'araignées.
Au-dessus de la ville, la haute nuit murmure
quelque chose que tu n'entends plus, ou bien
ne comprends pas. Il doit en être ainsi, murmure
la nuit, tu ne dois plus rien, vraiment.

PONT DE BIR-HAKEIM

Vivre sûrement, loin du
fleuve, écoutant ce que tait
la pluie ; vivre confortablement,
un verre entre ses doigts
et à l'intérieur, des feux
un peu froids, qui neutralisent
divers maux. Vivre prudemment,
soucieux d'une réserve
dans le petit meuble. A portée de la main
des comprimés pour dormir, et
quelques livres, plutôt
sans trame. Celan. Ben.
Rendre visite à la sirène du pont
Alexandre, celle à la fiente
d'oiseau sur la tempe, qui pose
sur le fleuve ses yeux de métal,
parler avec elle, c'est plus sûr
que de converser avec quelqu'un
qui n'est pas là —
avec cette moitié du vide :
les escaliers se souviennent des pas,
la poignée, les clés, de la main.

Comme s'attardent dans les murs
les conversations après plusieurs semaines, comme
s'apaise le fracas quotidien
de la ville, comme il est fréquent de rencontrer
sur le pont des inconnus, ainsi
file la voiture dans la tête
— pour partir à la dérive au point du jour
quelque part non loin du Champ-de-Mars
avec la sirène des Champs-Élysées ?
Quoi, l'intelligence enfin
peut construire un modèle indolore
de ce qui est. Et l'on devient libre
de boire désormais sans plaisanter
jusqu'au bout. Plutôt donc, peut-être,
partageant chaque comprimé
comme avec une sœur, malade aussi,
avec cette moitié du vide, vivre
sûrement, loin du
fleuve (après les pluies printanières
sous la surface galopent
de lourds troupeaux), vivre
confortablement et permettre encore
aux seuls poèmes de t'éveiller
au point du jour ? Regarde avec attention, quand
danse le boiteux ; retiens tout,
lorsque chante le sourd.) Vivre sûrement
c'est mourir sûrement, dans son lit,
buvant du calvados avec les barbituriques.

1989

RUE DES EAUX

La pluie bat la tôle
des gouttières au-dessus des étages
au-dessous. La rouille se replie
vers l'intérieur, feu

de l'eau. Décroît la lumière
dans le verset, la vigilance ou, peut-être
l'insomnie. La lampe redit le visage
comme l'écriture l'ombre de la syllabe.

Vacille donc, feu
éternel de la rouille. Dans le crépuscule
ta négation : le souffle léger, le sommeil
et le cri de mon fils.

1990

DIMANCHE AU CHAMP-DE-MARS

Les lourdes boules roulent près de la bille immobile,
réconfortante absence de symétrie. Nous croisons des promeneurs
comme nous, regardons les joueurs de pétanque,
et ce mouvement — des boules et des silhouettes, mais aussi, inséparable
d'un tel mouvement la solitude, le retrait
quelque part au fond de soi, commence à éclairer
jusqu'aux choses n'existant plus : notre propre
enfance, ses angoisses devant les spectres de l'avenir.
(Moins il y a de solitude, plus de difficulté à l'atteindre,
et plus c'est net.) Les hautes plumes de nuées au-dessus de la Tour,
le retour par la berge, le mouvement du remorqueur, le cri des
mouettes rieuses
et les sons, par lesquels l'enfant veut nommer tout cela :...
Peut-être le monde est-il harmonieux, et seul le soleil
du bord du fleuve nous aveugle, étire les ombres, les traits obscurs.

47